

ATELIER DES TERRITOIRES

Atelier 1 : « Qu'appelle-t-on un territoire ? »

par *Thierry Paquot, philosophe de l'urbain*

Anne-Marie Romera (Citego) ouvre la séance

Cités Territoires Gouvernance est une association créée par Pierre Calame, à l'origine au sein de la FPH (Fondation pour le progrès de l'Homme). La FPH s'est impliquée très tôt dans une démarche fondée sur l'intérêt pour le territoire, non comme un espace physique délimité, mais comme un système d'acteurs collectifs. C'est sur cette base que Citego essaie de travailler, sur la maille du territoire pour agir localement et penser à l'échelle mondiale, avec une démarche transversale et systémique. Ce qui nous intéresse, ce sont les relations et interactions, avec une combinaison de plusieurs approches.

Résumé

Thierry Paquot présente le programme de l'année¹

Puis il donne sa conférence, que l'on peut résumer ainsi : Dérivé du latin *territorium* au XIII^e siècle, le mot « territoire » est resté peu utilisé, avant de devenir à partir du XIX^e siècle, un objet d'étude pour toutes les disciplines des sciences humaines et sociales et aussi pour les sciences naturelles. L'histoire, par exemple, définit la territorialisation des situations politiques et/ou militaires qu'elle étudie, et pour les historiens, le mot « territoire » est, dès le XVII^e siècle, associé à « juridiction ». La notion d'espace est introduite dans les définitions données par les historiens, sans pour autant être définie, elle est alors associée à « territorialité ».

Pour les géographes, le territoire résulte d'une action des humains, il n'est pas le seul fruit d'un relief ou d'une donnée physico-climatique, il devient l'enjeu de pouvoirs concurrents et divergents et trouve sa légitimité avec les représentations qu'il génère, tant symboliques que patrimoniales et imaginaires, elles-mêmes nourries de la langue dominante parlée par les populations de ce territoire. Le géographe Éric Dardel appuie l'idée que l'évènement que nous représentons n'est pas « hors-sol » ; il n'est pas suspendu ; il s'inscrit territorialement, dans des territoires géographiques (spatiaux) et historiques (temporels) ; liant ainsi intimement territorialités et temporalités.

Les éthologues (c'est Isidore Geoffroy Saint-Hilaire qui forge le mot « éthologie », mœurs et coutumes des animaux), nous obligent à réfléchir à la « territorialisation » et à la « territorialité » spécifiques des animaux et à questionner, en retour, notre propre notion de territoire. Les philosophes Gilles Deleuze et Félix Guattari ajoutent à ces notions, celle du rythme. Une rythmanalyse essentielle au monde de la nature, comme à celui des humains : la chronobiologie. Les anthropologues, dont Robert Sommer et Edward Hall, ont constaté que la distance situationnelle et relationnelle avec autrui variait selon les cultures. Ils en déduisent que

chacun fait une expérience particulière du territoire et tous les deux affirment que tout individu « habite un monde sensoriel différent ».

Trois auteurs font office de référence pour leurs travaux sur le territoire : Paul Virilio, le fondateur de la dromologie : c'est-à-dire la connaissance de la vitesse (*dromos* en grec signifie « course »), qui fait remarquer que l'accélération entraîne la fin de la géographie en niant l'épaisseur de la distance que l'on parcourt dorénavant en un clic ; André Corboz, auteur en 1983 du « territoire comme palimpseste » considère que le territoire est ce qui nous relie, ce à quoi nous appartenons et que nous réécrivons en permanence, quant à Alberto Magnaghi auteur de *La conscience du lieu* (Eterotopia, 2017), il perçoit le territoire comme « un sujet vivant de grande complexité, issu de processus de coévolution et de synergie entre établissement humain organisé sur des bases culturelles, et milieu organisé sur des bases géologiques et biologiques (...). » Sa pensée le conduit à élaborer la notion de biorégion qui sera abordée dans un des prochains ateliers.

Conférence

A l'origine

Le mot territoire est apparu au XIII^e siècle. Il vient du latin « territorium » qui signifie « une étendue de pays ressorti à une autorité ou à une juridiction quelconque » (*Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle* (1875), de Pierre Larousse). Ce qui signifie que le territoire est un morceau de terre, avec des gens, qui est administré par une puissance politique ou religieuse. Il n'acquiert ce sens qu'à partir du XVIII^e siècle. Du XIII^e siècle au XVIII^e siècle, il est très peu utilisé. *Territorium* dérive de *terra* qui donnera « terre » en français, et également « terroir ». Dans l'étude dictionnariste, à côté du mot « territoire », les mots « territorial », « territorialité », « extra-territorialité », « territorialement » y sont associés. Seul, Alain Rey, introduit deux notions que Pierre Larousse ne pouvait pas imaginer, car elles ont été inventées par Gilles Deleuze et par Félix Guattari dans leur ouvrage *Mille plateaux* (Minuit, 1980), il s'agit de : « déterritorialiser », « déterritorialisation » et « re-territorialiser » et « re-territorialisation ». C'est un livre essentiel, tout aussi important que *L'obsolescence de l'homme* de Günther Anders (2002).



L'histoire

L'histoire définit la territorialisation des situations politiques et/ou militaires qu'elle étudie. L'histoire, est une histoire en cours, qui se réécrit constamment. C'est ce qu'on appelle l'épistémologie. Les historiens, hommes, vont étudier les archives disponibles ; Lucien Febvre expliquait qu'il était très compliqué de reconstituer les sentiments de nos ancêtres, car nous ne disposons que de témoignages écrits. Dans les cultures orales ou celles qui n'avaient pas accès à l'écriture, nous ne savons pas comment les individus ressentaient les choses, comme par exemple la défense de leurs territoires ou la conquête de ces derniers. Il y a encore beaucoup de zones blanches à découvrir.

Pour les historiens, le mot territoire est, dès le XVII^e siècle, associé à « juridiction ». Daniel Normal va écrire : « un territoire est un espace pensé, dominé, désigné. Il est un produit culturel au même titre qu'un paysage est une catégorie de la perception que l'homme choisit à l'intérieur d'ensembles encore indifférenciés ». C'est une définition qui use d'un terme lui-même non stabilisé : « espace ». Celui-ci vient du grec *chorâ* qui désigne à la fois un bourg, un hameau, un ensemble de territoires qu'un intervalle dans la géométrie grecque naissante puis dans la musique grecque. Il est traduit en latin par *spatium* qui est un intervalle, présent dans le discours des géomètres, des musiciens et plus tard des scribes et typographes. L'espace est un intervalle, un entre-deux, une marge dans un manuscrit mais n'est pas un terme intégré à la réflexion (philosophique) de la territorialité. C'est là qu'il y a une ambiguïté car le mot espace va donner « spatialité » qui souvent est synonyme de « territorialité ». Françoise Choay, par exemple, qui a étudié la plupart des grands traités d'architecture, observe que le mot « espace » n'est jamais présent dans l'architecture. Les architectes évoquaient le *topos*, de *locus*, de lieu, mais pas l'espace.

Paul Zumthor, dans son ouvrage *La mesure du monde. La représentation de l'espace au Moyen-Âge* (Seuil, 1993), explique que ce que nous appelons « l'espace », c'est-à-dire le territoire habité (l'*œkoumène* des grecs) était le propre des Dieux. L'espace, comme le temps, sont deux domaines qui appartiennent à Dieu. L'approche de l'espace par le lieu va se retrouver dans les langues occidentales. Il considère que *locus* (« lieu ») est alors davantage employé dans la plupart des langues européennes et précise : « Le germanique *rum*, souche de l'allemand *raum*, du néerlandais *ruimte* et de l'anglais *room*, eut originellement le même sens, qui se conserva dans ces langues jusqu'à l'époque pré-moderne. Le français, d'autre part, tira du bas latin *placeta* le mot *place* pour signifier (comme l'allemand *statt*, l'ancien anglais *stede*, l'islandais *stadhur*) l'endroit même où l'on est ; l'anglais et le néerlandais l'empruntèrent en lui donnant le sens général de *locus*. ». Il désigne quelque chose qui va servir de base à l'emplacement d'une communauté ou d'un village ou d'une société. Nos ancêtres utilisaient le mot « territoire » pour l'associer à un lieu, dans un sens actif et non passif. Le lieu participe à l'élément de la communauté ou du village. Il semblerait que nos ancêtres usent avec parcimonie des termes « territoire » et « espace » et leur préférèrent « lieu », « place », « emplacement », mais aussi d'autres appellations, comme « terroir », « tenure », « champs », « paroisse », « finage », « parcelle », « quartier », « manse », etc. « Manse » vient du latin « manere » qui signifie « rester sur une place » ; il a donné « manoir », « manant » ; « mas » ... cela montre combien ces sociétés étaient enracinées en un lieu.

Revisitant les travaux majeurs de Marc Bloch, André Déléage, Georges Duby, Robert Boutruche et Charles Higounet, des historiens d'aujourd'hui y constatent « un vocabulaire foisonnant », qui se révèle finalement peu adapté aux réalités à décrire. Selon eux cela traduit surtout un souci d'écriture, d'où la facilité avec laquelle chacun de ces « maîtres » utilise des mots assez différents comme synonymes (*Les territoires du médiéviste*, sous la direction de Benoît Cursente et Mireille Mousnier, Presses universitaires de Rennes, 2005).

Le mot « espace » est très utilisé à partir des années 1970 ; comme le montrent trois revues françaises qui s'emparent du terme, *Espaces et Sociétés* lancée en 1970, *L'espace géographique*, fondée en 1972 et *Espaces Temps*, créée en 1975. Milieu des années 1980 : l'apparition du mot « espaces publics »

(1986). C'est un terme récent qui a eu un succès immédiat. Avant on parlait « d'espace libre », de « réseau viaire » ou de « voirie ». Tous ces termes ont périclité.

Le mot « territoire » est également associé à « l'aménagement du », à partir de 1963 et de la création de la DATAR. Un terme, précédemment proposé en 1947, par Eugène Claudius Petit.

La géographie

Quant aux géographes, ce sont les plus prolifiques sur la notion de territoire.

Joël Bonnemaison (« Voyage autour du territoire », *L'Espace géographique*, 1981, pp. 249-262), Jean-Paul Ferrier (« Le territoire de la vie quotidienne et le référentiel habitant », *Les territoires de la vie quotidienne : recherche de niveaux signifiants dans l'analyse géographique*, Groupe Dupont, Genève/Lausanne, 1982), Antoine Bailly et Jean-Paul Ferrier (« Savoir lire le territoire, plaidoyer pour une géographie régionale attentive à la vie quotidienne », *L'Espace géographique*, 1984, n°4, pp. 259-264), Claude Raffestin (« Écogénèse territoriale et territorialité », *Espaces, jeux et enjeux*, sous la direction de F. Auriac et R. Brunet, Fayard, 1986), Marcel Roncayolo (*La ville et ses territoires*, Gallimard, 1990), Roger Brunet (*Le territoire dans les turbulences*, Reclus, 1992), Jacques Lévy (*L'Espace légitime*, 1994), Bernard Debarbieux (« Le lieu, le territoire et trois figures de rhétorique », *L'Espace géographique*, 1995, n°2, pp. 97-112), Guy Di Méo (*Géographie sociale et territoires*, Nathan, 1998), Vicent Berdoulay et J. Nicholas Entrikin (« Lieu et sujet. Perspectives théoriques », *L'Espace géographique*, 1998, n°2, où il est aussi question du territoire), Bernard Debarbieux et Martin Vanier (*Les territorialités qui se dessinent*, L'Aube/Datar, 2002), Jacques Lévy, Bernard Debarbieux et Jean-Paul Ferrier (articles « Territoire », dans le *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, sous la direction de Jacques Lévy et Michel Lussault, Belin, 2003).

Dans « Territoires », *Encyclopédie de géographie*, sous la direction de A. Bailly, R. Ferras et D. Pumain, (Economica, 1995) Maryvonne Le Berre, écrit : « Le mot territoire possède donc à l'époque moderne un sens juridique très fort auquel on peut associer les trois idées suivantes : celle de *domination* liée au pouvoir du prince, attachée au centre du territoire ; celle d'une *aire* dominée par ce contrôle territorial ; celle de *limites* matérialisées par des frontières. » Cette définition plus précise, ne met néanmoins pas en avant la dimension environnementale qui arrivera plus récemment.

Ainsi, elle poursuit : « Le territoire peut être défini comme la portion de la surface terrestre, appropriée par un groupe social pour assurer sa reproduction et la satisfaction de ses besoins vitaux. C'est une entité spatiale, le lieu de vie du groupe, indissociable de ce dernier. » Par conséquent, le territoire résulte d'une action des humains, il n'est pas le seul fruit d'un relief ou d'une donnée physico-climatique, il devient l'enjeu de pouvoirs concurrents et divergents et trouve sa légitimité avec les représentations qu'il génère, tant symboliques que patrimoniales et imaginaires, elles-mêmes nourries de la langue dominante parlée par les populations de ce territoire. En un mot, la réalité géographique d'un territoire repose sur un « fait total culturalo-géographique » inscrite dans une histoire spécifique. C'est un peu ce que l'on trouve déjà chez Éric Dardel (*L'histoire, science du concret*, PUF, 1946 et *L'homme et la terre*, PUF, 1952), auteur redécouvert récemment. Éric Dardel (1899-1967) avait comme beau-frère, Henry Corbin, le premier traducteur français de Martin Heidegger. A-t-il été initié

à la pensée de Heidegger ? Quoi qu'il en soit, ses deux essais sont, manifestement et entièrement, imprégnés d'une phénoménologie existentialiste.

Dans son premier essai, il adhère à l'idée que le temps présent est toujours « un temps pour ». Celui-ci est « présent », sans passé (car le passé n'est pas, il résulte toujours d'une construction, c'est un résultat, pas une cause !), et ouvre au « futur ». Il écrit : « À côté des situations affectives qui asservissent et avilissent l'homme, observe l'auteur, l'homme en lui barrant les voies du pouvoir-être authentique, il y a des situations affectives libératrices qui ouvrent en moi les portes de l'avenir. Le *Sentir* fondamental de l'affectivité contient toujours à côté de son orientation essentielle vers le passé, une relation avec le futur, un Comprendre. Toute situation affective est aussi compréhension, articulation d'un sens. »

Pour qu'il y ait compréhension, il faut qu'il y ait une spatialisation de cette compréhension. On ne peut rendre intelligible un sentiment, une sensation, sans la localiser. Cette localisation ou spatialisation appartient au fait de rendre intelligible quelque chose qui nous envahit, nous submerge, comme un sentiment d'amour pour un paysage ou une personne. Le sentiment amoureux est aussi géographique. Il faut réintroduire la sensorialité à l'intérieur de la compréhension disciplinaire.



L'évènement évoqué par Eric Dardel est le suivant : « L'Évènement que je suis et peux être ». L'évènement que nous représentons n'est pas « hors-sol » ; il n'est pas suspendu ; il s'inscrit territorialement, dans des territoires géographiques (spatiaux) et historiques (temporels). D'où l'importance du lieu de naissance.

Il poursuit : « La 'situation' d'un homme, écrit-il, suppose un 'espace' où il se 'meut' ; un ensemble de relations et d'échanges ; des directions et des distances qui fixent en quelque sorte le *lieu* de son existence. ». Il n'y a pas d'approche existentielle sans les saisir dans un lieu ; c'est pourquoi l'être humain est « situationnel », issu d'une situation. « Un ensemble de relations », c'est-à-dire qu'il n'y pas d'individu « situationnel », sans être « relationnel ». Tout être humain, tout être vivant est relationnel, c'est-à-dire communicationnel. Nous n'existons pas tout seul. Nous sommes toujours en interaction avec un milieu et en même temps avec des gens. Chaque naissance est une venue au monde qui ajoute un monde à un autre. Ce sont des mondes qui ont une géographie, même affective ; c'est une « écriture de la terre », un rapport terrestre au monde. C'est ce qui caractérise l'Ækoumène mentionné entre autres chez Aristote et popularisé par Augustin Berque. C'est un terme qui désigne la terre habitée. Ce terme s'oppose à l'*erem*, le lieu désert (inhabité) qui a donné « ermite » et « ermitage ».

L'éthologie

Ceux qui vont s'intéresser au territoire au XIX^e siècle ce sont les éthologues : Isidore Geoffroy Saint-Hilaire invente le terme d'éthologie à partir d'*ethos*, en grec, qui signifie « coutumes » et « logos » qui

signifie « connaissance ». Son père avait inventé le terme « d'acclimatation » (1832). Cette « science du comportement des animaux » introduit plusieurs termes comme « habitat » ; « territoire » ; « colonisation », « individu », « société ». Cinq termes qu'on attribue aujourd'hui aux sciences humaines et sociales. Comme souvent dans l'histoire des mots, ces termes sont issus des sciences naturelles.

C'est intéressant de voir la façon dont des disciplines se saisissent de termes pensés et conçus par d'autres disciplines.

C'est avec Jacob von Uexküll (1864-1944), auteur de *Mondes animaux et monde humain*, 1934, traduction française, Denoël, 1984), F.J.J. Buytendijk (1887-1974, auteur de *L'homme et l'animal, essai de psychologie comparée*, 1956, traduit en français en 1965, Gallimard), Konrad Lorenz (1903-1989, prix Nobel de médecine en 1973, auteur de *L'agression. Une histoire naturelle du mal*, 1963, traduit de l'allemand par Vilma Fritsch, Flammarion, 1969), Nikolaas Tinbergen (1907-1988, auteur de *La vie sociale des animaux. Introduction à la sociologie animale*, traduction française, Payot, 1977) et Irenäus Eibl-Eibesfeldt (né en 1928, auteur de *Ethologie*, traduction française, Éditions Scientifiques, 1972) que le territoire acquiert ses lettres de noblesses naturalistes. L'ouvrage « grand public » de Robert Ardrey, *Le Territoire* (1966, traduit de l'anglais par Marie-Alys Revellat, Stock, 1967), bien utile pour les néophytes, en souligne la diversité de sens et de configuration.

C'est pourquoi, les éthologues sont importants car la notion de territoire est le curseur fondamental.

Jacob von Uexküll va travailler sur la notion de territorialité des animaux qui marquent leur territoire. La question est de savoir s'ils pensent le territoire comme les êtres humains. Est-ce que l'animal a conscience de marquer son territoire, et est-ce que son territoire est fixe une fois pour tout ? C'est surtout au moment de la reproduction que l'animal délimite son territoire, la protection de la territorialité – plus ou moins étendue – dépend généralement du mâle. Le territoire des oiseaux, par exemple, est aérien, et souvent lié à la nidification.

Les éthologues nous obligent à réfléchir la « territorialisation » et la « territorialité » du territoire des animaux et questionner notre propre notion de territoire. Jacob von Uexküll et F.J.J. Buytendijk vont nourrir Félix Guattari et Gilles Deleuze. Dans le célèbre chapitre 11 de *Mille plateaux*, de lecture ardue, intitulé « De la ritournelle », ils écrivent : « « Le territoire, affirment-ils, est en fait un acte, qui affecte les milieux et les rythmes qui les 'territorialise'. Le territoire est le produit d'une territorialisation des milieux et des rythmes. Il revient au même de demander quand est-ce que les milieux et les rythmes se territorialisent, ou quelle est la différence entre un animal sans territoire et un animal à territoire. (...) Précisément, il y a territoire dès que des composantes de milieux cessent d'être directionnelles pour devenir dimensionnelles, quand elles cessent d'être fonctionnelles pour devenir expressives. Il y a territoire dès qu'il y a expressivité du rythme. C'est l'émergence de matières d'expression (qualités) qui va définir le territoire. » Il faut expliciter cette définition : « il y a territoire, dès qu'il y a des composantes de milieux » renvoyant à Jacob von Uexküll qui avait distingué le milieu arpenté par l'animal, le milieu d'une espèce animale et le milieu d'un individu animal. Pour J.V. Uexküll, il y a également un milieu, un environnement et la notion de monde. Il avait très subtilement perçu chez l'animal que, même s'il n'a pas la conscience de l'humain, il y avait une différenciation dans les rapports territoriaux. Deleuze et Guattari ajoutent, une idée nouvelle pour

1980 : la notion de rythme. Une rythme-analyse essentielle au monde de la nature, comme à celui des humains et qui s'appelle la chronobiologie. Esquissée au XVIII^e siècle, elle est développée en partie par Alain Reimberg, médecin, qui s'intéresse aux phases constitutives du sommeil. Les cadences, les tempos, la répétition, le cycle et tout ce qui participe au vocabulaire du rythme concerne aussi bien les plantes _ la saisonnalité ; le rythme diurne et nocturne..._ que les êtres humains. Nous n'avons pas qu'une seule chronobiologie, tous nos organes en ont une et nous avons tous des chronobiologies qui se superposent. Il n'y aura de territorialité que s'il y a des temporalités. Il s'agit d'un entremêlement de temporalité et de territorialité indispensables à la notion de territoire. Dorénavant, nous ne pouvons plus les dissocier. Quand on « écologise » son esprit on ne peut plus séparer le territoire de ce qui relèverait des temporalités. Et ce dernier en possède plusieurs comme, la temporalité climatique, par exemple. Chez Deleuze et Guattari, rien n'est hiérarchisé, et toute leur conception philosophique est « rhizomée ». Le rhizome n'a ni début, ni fin, et aucune hiérarchisation. C'est l'approche écologique, où tout doit être envisagé en même temps. Les systèmes verticaux des pouvoirs et des responsabilités empêchent d'avoir une vision écologique.

Les anthropologues

Robert Summer est un américain, spécialiste de l'espace personnel qui va influencer Edward Hall. Ce dernier a travaillé sur les Navajos et a constaté que la distance situationnelle et relationnelle avec autrui variait selon les cultures. Il analyse les appropriations de l'espace par les personnes et le positionnement des personnes dans l'espace. Certains individus manifestent une plus grande phobie du contact physique et de la chaleur corporelle, que d'autres. Il observe de grandes différences entre les humains, tant en ce qui concerne l'activité de leurs sens, que leur orientation et la manière qu'ils occupent, ou non, un territoire. Il en déduit que chacun fait une expérience particulière du territoire et affirme que les individus « habitent des mondes sensoriels différents ».

Les juristes seront abordés par Alain Supiot.

Les auteurs « phare »

Trois auteurs sont très importants pour la notion de territoire :

1. **Paul Virilio**, son premier livre publié en 1976, s'intitule « **L'insécurité du territoire** » (éd. Stock). Il est le fondateur de la dromologie (de *dromos* en grec, « course », donc « science de la vitesse ») : c'est-à-dire la connaissance de la vitesse. Ce qui va l'obséder c'est que le déploiement technologique, et l'accélération que les progrès techniques permettent, entraîne la perte de la géographie car la distance est niée par la vitesse. On peut joindre un ami à l'autre bout du monde en un « clic », et nous n'avons plus conscience de l'épaisseur territoriale. Le tourisme de masse conforte cette idée, et passe outre la territorialisation car la vitesse engendre la géographie.

2. **André Corboz**, suisse, a écrit plusieurs articles dont un dans Diogène, en 1983, « **le territoire comme palimpseste** ». « *Les habitants d'un territoire ne cessent de raturer et de récrire le vieux grimoire des sols.* », annonçant par-là, sa thèse, à savoir qu'il est un palimpseste. « Mais le territoire, prévient-il, n'est pas un emballage perdu ni un produit de consommation qui se remplace. Chacun est unique, d'où la nécessité de 'recycler', de gratter une fois encore (mais si possible avec le plus grand soin) le vieux texte que les hommes ont inscrit sur l'irremplaçable matériau des sols, afin d'en déposer un nouveau, qui réponde aux nécessités d'aujourd'hui avant d'être abrogé à son tour. » Ainsi, pour lui, le territoire est ce qui nous relie, ce à quoi nous appartenons et que nous récrivons en permanence.

3. **Alberto Magnaghi** est celui qui a le plus travaillé sur ce sujet. Il écrit « **Le projet local** » (éd. Mardaga, 2003), et « **La conscience du lieu** » (éd. Etérotopia, 2017), il écrit : « le territoire n'existe pas dans la nature, il est produit par l'homme pour qui est inné l'art de construire son propre milieu de vie dans les formes culturelles (...). Le territoire n'est pas l'espace géographique ni le sol de la pédologie, mais un sujet vivant de grande complexité, issu de processus de coévolution et de synergie entre établissement humain organisé sur des bases culturelles, et milieu organisé sur des bases géologiques et biologiques. Dans cette relation de fécondation et de domestication, les sociétés humaines produisent incessamment des néo-écosystèmes : villes, infrastructures, espaces agro-forestiers, etc. dont l'équilibre en tant que fruit d'une relation, demande la continuité évolutive de cette dernière. Le territoire par conséquent, croît, tombe malade et meurt quand la relation synergique s'interrompt. Il renaît au cours de l'histoire avec les civilisations successives. » L'ensemble de ses textes vont dans l'explicitation de cette notion de territoire, et sa pensée le conduit à la notion de biorégion, dont Agnès Sinaï parlera dans un des ateliers.



Échange avec la salle

Et l'hospitalité dans tout ça ? Quand on parle de biorégions on se fait « agresser », ça m'est arrivé encore récemment par un collègue spécialiste des migrations. Pour lui la biorégion c'est le localisme, pour moi c'est la création d'une hospitalité à la fois écologique et humaine. Je n'ai lu ça nulle part,

même pas chez A. Magnaghi, et la dimension patrimoniale chez lui, me pose question. Je ne trouve pas cela très cosmopolitique.

La conscience du lieu est pour lui plus importante que la conscience de classe. Il attribue au patrimoine une dimension importante, celle qui est le palimpseste du territoire dans lequel on va s'installer. Le patrimoine, pour lui, devient un élément de l'écologie. L'hospitalité est une notion qui vient d'hôte dont le mot en grec, comme en latin, est aussi le mot « ennemi » (hostile). D'une certaine façon, pour neutraliser mon ennemi, je l'accueille. Dans la philanthropie, c'est-à-dire l'amitié de l'humain. Il y a une trinité : hospitalité, amitié et gratitude. Parfois l'hospitalité devient contraignante _ Jacques Derrida l'explique très bien dans son livre, *De l'hospitalité* (Calman-Lévy, 1997), où il revient sur l'étymologie du mot qui a aussi donné « otage » _ pour dire : « attention, qui reçoit trop bien quelqu'un, le prive de son autonomie ». Si on veut penser l'hospitalité dans la générosité il faut la sortir de l'économie du don : donner, recevoir et rendre. Il y a le fait de donner sans attendre de contrepartie, car cela repose sur la confiance qui est constitutif du lien social et de l'autonomie des individus. Le mot confiance est très présent dans les textes d'Ivan Illich.

Si on attend une contrepartie, on crée un lien de réciprocité qui est un lien de dépendance et il faut en sortir.

Confiance et territoire ? Le territoire est-il une échelle de la confiance ?

C'est l'inverse. Si on aime bien le territoire, il va nous le rendre en faisant confiance. J'ai trouvé cela chez le philosophe américain Emerson, l'ami d'Henri-David Serrault. Il a écrit de très belles pages sur la confiance et le territoire, inventant le concept de *self-reliance*. Pour lui, tout reposait sur la confiance. Nous avons parlé une fois du Droit à la ville qu'il n'avait pas lu et il m'avait dit : « non, si on multiplie le droit à la ville, le droit à la cour de récréation, le droit par-ci ; par-là, non.. ». Il n'y a qu'un droit : c'est celui d'être heureux sans être humilié. Or, nous sommes dans des milieux où l'indécence l'emporte, y compris dans des systèmes démocratiques. L'indécence se mesure par l'humiliation qui est très présente dans nos sociétés. Le philosophe Jean-Michel Besnier dit que « l'homme augmenté devient simplifié ».

J'ai une question sur l'élasticité du mot territoire. Si c'est aussi un territoire vécu du côté du sensible, il est chaque fois différent ; est-ce qu'il y a d'autres disciplines qui peuvent l'évoquer, et permettent de l'aborder dans le sensible et sa globalité ?

Oui, l'écologie ou l'éthique environnementale. Je préfère parler de territoire que d'environnement ; de territorialités et de temporalités.

La question des mobilités. Elle est présente dans l'énoncé mais pas de manière directe. Il y a le temps, le rythme, mais cela arrive de façon négative, à travers la présentation de P. Virilio, avec le mouvement comme vitesse qui abolit l'espace du territoire. Or, il n'y a pas que ça ; il y a d'autres

notions. Dans « conscience du lieu », cela m'évoque un auteur différent qui est somato thérapeute et qui dit : « conscience du corps par le mouvement ». Je trouve qu'on devrait introduire davantage le fait que le mouvement est constitutif et du corps, et du territoire, ce qui ne doit pas être pensé uniquement par la vitesse ou l'accélération. Révéler la mouvementalité qui existe dans les territorialités, d'une manière assez heureuse. Il faut être amoureux mobile.

La lenteur est une vitesse, c'est l'accélération qui est néfaste. Virilio serait plutôt pour qu'on débraye : qu'on accélère parfois et qu'on aille vite d'autres fois, mais qu'on débraye aussi. La question du mouvement, personnellement je pense qu'on habite avant tout sa langue. On n'habite pas le déplacement ou la mobilité, et je suis en désaccord avec l'idée qu'on habite le rer ou n'importe quoi. La langue fait territoire. Habiter n'est pas statique, mais le mot mobilité me dérange, je préfère le terme de déplacement, d'itinéraire, de parcours.

Bruno Latour n'est pas attiré par la notion de territoire, il préfère le terme de « terrestre ». Je ne vois pas très bien pourquoi il est aussi réticent à utiliser ce terme... Dans les vieux géographes, les régions étaient trop grandes pour eux et dans une même région il y avait plusieurs pays. C'était fait d'une relation entre un milieu physique, son appropriation et les compromis que l'homme passait avec son milieu. Il y avait ce respect entre l'homme et son territoire. C'est aussi cela aujourd'hui : la résurgence de cette notion par rapport à la crise climatique.

Latour ne me convainc pas. Il paraît que c'est l'auteur philosophique français le plus connu. Latour a fait un travail universitaire sur Theillard de Chardin qui lui donne tous ses concepts. Il a une approche théologique du monde.

- **Quelques remarques : le rapport avec la juridiction.** Le territoire est fondamentalement lié à l'idée de grumeaux, d'hétérogénéité, de singularité et de société humaine. Et la meilleure illustration est le projet départemental qui fabrique un espace géométrique et dont la seule chose qui compte c'est la distance au pouvoir. C'est le moment où on introduit le marché parfait. Le modèle de société véhiculé par l'évolution est un modèle inspiré d'espace parfait où il n'y a pas de relations entre les gens et pas de singularité de l'espace public. Pour comprendre la tension entre territoire et juridiction, revenir au projet de départementalisation de la législative, c'est vraiment comprendre comment les révolutionnaires ont voulu nier radicalement l'existence de communautés locales, de liens comme valeur positive. Ce dernier était vu comme une valeur négative qui empêchait le rapport à la Nation. Cela me paraît être un point historique fondamental.

- **La deuxième chose : comment une politique donne naissance à un concept.** Pendant très longtemps on a dit : « territoire c'est un mot français, intraduisible en anglais ». Qu'est ce qui l'a rendu traduisible, c'est l'Europe, puisqu'il y a une politique de « territorial collegian ». Cela a imposé un concept par le biais d'un politique.

- **La troisième chose : ce sont les flux qui relient.** C'est parce qu'il y a flux, qu'il y a lien, le métabolisme territorial. Relier la question du territoire à l'organisation des flux me paraît décisif pour unifier l'écologie au territoire.

- **La dernière chose concerne la place des rites.** Dans les pays de l'espace de la Volta, en Afrique, après un meurtre il y a un rite qui vise à retransformer l'espace habitable. La question de savoir comment on transforme un espace en territoire, me paraît centrale.

Voir l'interview de Paquot : http://www.citego.org/bdf_fiche-document-1507_fr.html

Écouter l'enregistrement de la conférence : <https://we.tl/t-n4RCLHEYJI>

i Calendrier des prochains ateliers

Après une réflexion générale sur la notion de « territoire », et sa place pour diverses disciplines et auteurs, nous enchaînerons :

- **Le 12 novembre** avec « Le mot 'territoire' à l'épreuve de la traduction », Michaël Oustinoff qui est professeur de traductologie à l'Université de Nice Sophia-Antipolis, examinera le sens de ce mot dans plusieurs langues.
- **Le 10 décembre** avec l'exposé d'Agnès Sinaï, co-fondatrice de l'Institut Momentum, « Du 'territoire bien commun' à la 'biorégion urbaine' : le cas du Grand Paris » nous verrons comment tout territoire résulte d'une action humaine et n'est pas le seul fruit d'une décision politique.
- **Le 14 janvier**, l'architecte Philippe Madec s'attardera sur la délicate question « Quel territoire pour l'architecture ? ». Philippe Madec avec Dominique Gauzin-Müller et Alain Bornarel ont rédigé le « Manifeste de la frugalité » qui attribue au territoire une place de choix dans la reconfiguration de l'écumène.
- **Le 25 février**, Thierry Paquot traitera des « Représentations du territoire », aussi bien par la peinture, la photographie, le cinéma que la littérature.
- **Le 10 mars**, le juriste, professeur au Collège de France, Alain Supiot nous expliquera ce qu'est « Le territoire saisi par le droit ».
- **Le 14 avril**, Pierre Calame nous présentera « La revanche des territoires ».
- **Le 12 mai**, Charles Fournier, Vice-Président de la Région Centre-Val-de-Loire, nous révélera « Les territoires de la région ».